

Une Histoire de clocher: Boylesve dans la “Correspondance” de Proust

Abstract

Beginning in 1902, Proust's letters are dotted with references to Boylesve's work. Proust shifts from an initial enthusiasm for childhood novels that have some contact points with Combray's evocation, to a more nuanced praise for an author who can accurately describe the small-town scenes but that lacks internal depth. When the two writers begin exchanging correspondence in 1917, Proust hides his reservations under the accolades, and Boylesve will then become aware of his limitations in the comparison with the Proust's work, reading the passage dedicated to the steeples of Martinville.

C'est au printemps 1902 que l'on retrouve dans la *Correspondance* une première allusion à l'œuvre de Boylesve; à cette époque, écrit Kolb, Proust connaît «un gain d'activité physique, une certaine participation à la vie sociale»¹. Néanmoins, il est obligé de se ménager et d'espacer ses sorties pour reprendre des forces. Début juin, il écrit à Antoine Bibesco une lettre où il exprime son amertume et sa jalousie pour ses amis, libres de mener leur vie mondaine: «Je vous envie Nonelef et vous. J'envie chacun de vous de voir l'autre, tandis que je vais changer de côté dans mon lit, pour toutes distractions». Et il ajoute: «Mais que de lieues je fais dans mon esprit et dans mon cœur pendant ce repos apparent»². On peut déceler une stratégie précise dans cette lettre truffée d'allusions littéraires. A travers l'écriture épistolaire, Proust construit un réseau de citations, de Chateaubriand à Victor Hugo, destinées à charmer son correspondant, et à l'envouter en quelque sorte dans la toile bien tissée de son écriture. Bien qu'il définisse sa lettre «imbécil[is]sime», il vise à attirer l'attention de son ami, qui devient le Persée chargé de le secourir, lui qui se compare à une «Andromède masculine toujours attachée à son rocher et qui souffre de voir Antoine Bibesco» s'éloigner et se multiplier sans qu'il puisse le suivre Car en fait toute l'architecture savante de cette lettre est destinée à pallier son absence à une fête organisée par Bibesco: «malgré la vague menace dont j'ai voulu vous effrayer, je n'irai pas à ce thé champêtre. Je suis sûr d'ailleurs que ce sera ravissant et que ce sera vraiment *La Leçon d'Amour dans un Parc*»³. Proust connaissait donc le roman de Boylesve, publié fin mars, et on pourrait penser qu'il ne s'agit là que d'une petite touche anodine, dans une lettre si littéraire, destinée à flatter Bibesco par une allusion à une œuvre nouvelle et dont le

(1) M. Proust, *Correspondance*, édition présentée, établie et annotée par Ph. Kolb, Paris, Plon, 1970-1993, t. III, p. IX.

(2) *Ibidem*, p. 62.

(3) *Ibidem*, p. 61. Luc Fraisse souligne d'ailleurs cet aspect récurrent dans la correspondance proustienne dans un chapitre qui a pour titre: *Un reclus sauvé par ses lettres: une maîtrise de l'espace. (La correspondance de Proust. Son statut dans l'œuvre. L'histoire de son édition*, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, 1998, <http://books.openedition.org/pufc/2253>. Sur le rapport complexe qui s'établit avec Bibesco et Fénelon voir aussi J. Picon, *Marcel Proust. Une vie à s'écrire*, Paris, Flammarion, 2016, pp. 112-115).

titre semblerait évoquer le milieu mondain convoqué à cette fête. Il faut lire le texte, sorte de conte philosophique et libertin, pour comprendre le véritable non-dit qui se cache derrière l'allusion de la part de Proust, et qui fait partie de cette stratégie de la citation littéraire qu'il emploie.

La Leçon d'Amour dans un Parc tourne autour d'une statue de Cupidon, «image inadémique»⁴ qui montre le petit Amour «pris dans l'âge incertain où l'être pourvu de l'attribut viril semble encore l'ignorer et hésiter entre un geste d'enfant et celui d'une femme, Cupidon décochait une flèche au hasard. Et l'exquise particularité de cette figure était que, [...] l'adolescent, les paupières basses, regardait avec une surprise ingénue cette autre menue flèche suspendue au bas de son joli ventre et qui, pour la première fois, révélait son usage»⁵. Toutes les péripéties du récit seront gouvernées par cette représentation de l'amour, qui suscite enthousiasme ou scandale; la maîtresse de maison aime la statuette qui orne le bassin de son parc, et en prend le plus grand soin, constatant que la végétation a recouvert une partie fondamentale de ce chef-d'œuvre: «Elle entoure d'un bras la taille du jeune dieu, et, d'une main agile, tâtant sous la feuille le fragile objet dérobé aux regards, le découvre, le débarrasse, en fait jaillir la pulpe charnue, tout de même qu'elle s'y fût prise pour peler des châtaignes»⁶. D'autres dames, au contraire, considèrent qu'il faut à tout prix éviter d'offrir de tels spectacles à la jeunesse. On entoure alors la statue d'un labyrinthe qui rendra plus problématique la vue directe de l'objet, mais cela n'est finalement pas jugé suffisant par une prude qui opte pour la castration de Cupidon. Rien toutefois n'empêchera les catastrophes successives que l'amour détermine dans la vie des personnages, et la fin du conte montrera la statue se dressant «intacte, impassible et impudique, au milieu des événements»⁷. Ce texte très pimenté qui possède peut-être une dimension psychanalytique avant la lettre⁸ servait à Proust pour exprimer d'une façon détournée ses craintes pour une fête où il ne pouvait se trouver et qu'il voulait gérer à distance: «n'invitez pas Nomara à ce thé – suggérait-il – je ne le crois pas assez intellectuel pour goûter cette réunion [...] mais surtout parce que la seule personne qu'il intéresserait, moi, n'irai pas»⁹.

Cette allusion à *La Leçon d'Amour dans un Parc* prouve que Proust s'intéresse dès cette époque à l'œuvre de Boylesve, puisqu'il connaît le roman publié à peine deux mois plus tôt et s'en sert pour un usage qu'on pourrait qualifier de strictement personnel. A partir de l'année suivante, on peut en revanche trouver des jugements qui portent directement sur les romans, et le premier en date est sans aucun doute enthousiaste: «Je vous écris pour vous dire de lire sans perdre un instant le sublime roman de Boylesve dans la Renaissance»¹⁰. Dans cette lettre adressée aux frères Bibesco que Kolb date «Le 15 ou 16 mai 1903» Proust fait allusion à *La Renaissance Latine* du 15 mai, qui publiait la première partie de *Comédie sous la balustrade*, qui deviendra ensuite en volume *L'Enfant à la balustrade*. On sent l'émotion de Proust dans ce premier jugement admiratif, qu'il tient à communiquer sans tarder à ses amis tant son émotion est grande. Il est fasciné par un roman d'enfance à l'ambiance provinciale, où la démarche de Boylesve est en partie autobiographique, ou si l'on veut

(4) R. Boylesve, *La Leçon d'amour dans un parc*, Paris, Editions de la Revue Blanche, 1902, p. 15.

(5) *Ibidem*, p. 14.

(6) *Ibidem*, p. 27.

(7) *Ibidem*, p. 300.

(8) François Trémoulloux, dans son analyse du texte montre comment certains épisodes peuvent être lus à travers les notions de refoulement et de névrose. (F. Trémoulloux, *René Boylesve, Un romancier du sensible (1867-1926)*, Tours, Presses Universitaires François Rabelais, 2010, p. 50).

(9) M. Proust, *Correspondance* cit., p. 61.

(10) *Ibidem*, p. 318.

autofictionnelle, mettant en scène un «je» qui évolue dans le milieu bourgeois d'une petite ville imaginaire de Touraine, Beaumont, qui rappelle de près le bourg natal de l'écrivain, La Haye-Descartes, et dont l'intrigue reproduit avec quelques travestissements l'histoire de la famille du jeune René Tardiveau, avant qu'il ne choisisse le nom de Boylesve. Mais *L'Enfant à la balustrade* est en quelque sorte la suite d'un autre roman tourangeau, *La Becquée*, qui relate sa toute première enfance, de quatre à huit ans, dans la maison de sa tante à Courance¹¹. Ce texte, qui avait paru en 1901, ne suscite pas au moment de la publication de réaction connue de la part de Proust, et on peut donc se demander si c'est la lecture de *L'Enfant à la balustrade* qui lui fera découvrir, ou redécouvrir, l'intérêt de ce premier roman. Car quelques années plus tard, en 1907, il consacra un long passage à ces deux textes, dans une lettre qui constitue une véritable et sincère mise au point de son appréciation de Boylesve. En écrivant à Madame de Caraman-Chimay qui lui demandait des conseils de lecture pour l'été, Proust commence par prôner la lecture de Stevenson:

Maintenant pour revenir en France il y a au moins deux romans de Boylesve qui sont bien agréables à lire, *La Becquée* (admirable) et *L'Enfant à la balustrade*. Je ne peux pas les dire divertissants dans un sens aussi exact que pour Stevenson qui mourait de phtisie dans un wagon où il s'anesthésiait de laudanum pour moins souffrir, ne cessait pas d'inventer, avec un intarissable génie, les plus amusantes histoires, les plus belles [...] pleines de cette joie de vivre qu'il nous communique si puissamment et qu'il n'a jamais connue. Mais enfin, en lisant un beau roman de Boylesve bien choisi, notre ami passera des vacances dans un délicieux jardin de Touraine et c'est divertissant aussi¹².

On mesure la gradation qu'il introduit entre le génie de Stevenson et le choix qu'il conseille parmi les romans de Boylesve. En effet, dans la suite de la lettre son jugement devient plus critique, en s'appliquant à l'ensemble des romans parus jusqu'alors. Proust y opère une distinction entre les premiers romans, qui ne méritent pas de retenir l'attention, et ces deux romans privilégiés, nés d'un terroir que Boylesve maîtrise parfaitement. Comme exemple des premiers romans il cite *Le Parfum des îles Borromées*, mais je crois qu'on pourrait, sans se tromper, y ajouter *Sainte-Marie des Fleurs*. Comme leurs titres l'indiquent, il s'agit de romans «italiens» qui représentent le milieu mondain et cosmopolite des voyageurs parcourant la Péninsule, en proie à l'admiration pour les chefs-d'œuvre de l'art et aux tourments délicieux de l'amour. Ils contiennent néanmoins quelques détails qu'un lecteur de Proust peut maintenant trouver assez plaisants à lire, comme les craintes de Monsieur de Chandoyseau pour sa femme, une Madame Verdurin avant la lettre que l'enthousiasme wagnérien pourrait tuer: «Combien de fois lui dis-je: "Herminie, n'allons pas à Bayreuth cette année-ci [...] Elle se tuera, oui, monsieur, elle mourra sur la brèche"»¹³. On reste surtout rêveurs devant ce passage, où le protagoniste, en proie à l'angoisse d'avoir perdu sa maîtresse «regarda à droite et à gauche, d'un mouvement d'enfance qu'il se rappelait avoir exécuté étant petit, quand on le faisait monter, le soir, dans l'escalier obscur. Toute aussi puérole était la réflexion qui le ranima: "Si elle venait!"»¹⁴.

En poursuivant la lecture de la lettre, on se rend compte que Proust a pleine conscience de la valeur de l'écrivain, qui, toutefois, se trompe souvent de direction:

(11) Sur les ressemblances autobiographiques cf. F. Trémoulloux, cit., aux chapitres I-V.

(12) M. Proust, *Correspondance VII* cit., p. 225.

(13) R. Boylesve, *Le parfum des îles Borromées*, Paris, Ollendorf, 1902 (sixième édition), p. 41. La première édition date de 1898. *Sainte-Marie-des-Fleurs* avait paru l'année précédente.

(14) *Ibidem*, p. 575.

J'ai l'impression que dès les premiers livres (que j'ai à peine parcourus) comme *Le Parfum des îles Borromées*, etc...il cherche bien gauchement sa voie, et la cherche trop loin, hors de sa contrée qui n'est pas très grande mais où il est vraiment le maître depuis Balzac¹⁵.

Ce rapprochement avec l'auteur de *La Comédie Humaine*, que la critique soulignera plus tard¹⁶, pourrait suggérer que Proust n'ignorait pas l'inspiration toute balzacienne de *Mademoiselle Cloque*, un roman qu'il ne cite jamais dans ses lettres, mais dont les similitudes avec le *Curé de Tours* sont flagrantes: une petite intrigue de province portant sur la construction d'une église à la gloire de Saint Martin de Tours, dont la protagoniste est une vieille fille dévote et fanatique, qui, à cause de son idée fixe, fait manquer un beau mariage à sa nièce. Quoiqu'il en soit, Proust termine sa lettre avec une appréciation du dernier texte de Boylesve, paru en 1905, qui lui paraît justement souffrir de cet éloignement du pays de l'enfance: «Le dernier (*Le bel avenir*) est un gentil livre mais bien pâle, tout exilé et finissant à Paris, une charmante chose tout de même, de quelqu'un de très doué, à qui il manque beaucoup»¹⁷. Quelques années plus tard, lorsque Proust est désormais engagé dans la grande aventure de la *Recherche*, il continuera de suivre avec attention la production de Boylesve, mais avec un œil de plus en plus désabusé. On en trouve une preuve dans une lettre écrite «peu après le 10 juillet 1912» selon Kolb, et adressée à Georges de Lauris, où il commente un roman de Boylesve sorti le 29 mai:

Je ne sais si malgré la douce sympathie du titre qui moi aussi m'a attiré, vous [goutez] beaucoup *Madeleine jeune femme* de Boylesve. Il y a je n'ose pas dire des parties, à peine des paragraphes, qui sont charmants. Mais le reste est d'un terne! Il est vrai que des paragraphes charmants c'est déjà si rare. Je ne suis pas du tout de l'avis de Beaunier qui trouve que Boylesve c'est de l'ouvrage parfaitement fait mais sans intérêt. J'y trouve au contraire l'émanation d'une âme pleine de prix. Malheureusement ces émanations sont rares, brèves, et on peut les capter à peu près dans deux demi-phrases par volume¹⁸.

Il semblerait difficile d'identifier ces minuscules passages qui selon Proust font l'intérêt du livre. Mais il y en a un, au moins, que Proust cite d'une façon explicite dans une lettre plus tardive: «merveilleu(se) cette fenêtre sur le Parc Monceau où on ne voyait à la fois qu'un morceau de voiture»¹⁹. Ce qui correspond à ce passage du roman: «D'une fenêtre de mon salon «en rotonde», on surprenait, comme par une porte entrebâillée, une mince parcelle du parc Monceau [...] on voyait passer des victorias, des fiacres: jamais tout entiers; du moins on voyait une fraction de cheval, puis le cheval, et quand la voiture apparaissait, le cheval déjà était éclipsé»²⁰. Proust est sensible à l'effet de vision fragmentaire que le romancier a su reproduire avec exactitude, et qui demande une reconstitution intellectuelle de l'ensemble. On sait quel parti il saura tirer de ces effets de vision «impressionnistes»: «ces illusions optiques dont notre vision première est faite»²¹ avant que l'intelligence intervienne.

(15) M. Proust, *Correspondance* VII cit., p. 225.

(16) A. Schaffer, *Is Boylesve a Disciple of Balzac?*, «Publications of the Modern Language Association of America» 41, 2, 1926.

(17) M. Proust, *Correspondance* VII cit., p. 226.

(18) Id., *Correspondance* XI cit., p. 163. «La douce sympathie du titre» fait allusion au fait que la femme de Lauris s'appelait Madeleine.

(19) M. Proust, *Correspondance* XVI cit., p. 266.

(20) R. Boylesve, *Madeleine jeune femme*, Paris, C. Levy, 1912, p. 37.

(21) Marcel Proust, *A la recherche du temps perdu*, édition établie, présentée et annotée par J.-Y. Tadié, Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade» II, 1987, p. 194.

Pour revenir à *Madeleine*, ce roman constitue la suite de l'histoire d'une jeune femme que Boylesve avait commencé à retracer dans *La jeune fille bien élevée* (1909). Dans ce premier livre, il la conduisait de l'adolescence à un difficile mariage, tandis que *Madeleine jeune femme* raconte le désabusement progressif de la femme mariée. Là aussi, on peut penser à Balzac et à ses femmes de trente ans, et à ce titre ces deux romans ne manquent pas en réalité d'un certain intérêt. La suite de la lettre confirme la place privilégiée que Proust attribue aux romans d'enfance de Boylesve :

Je ne sais si c'est moi qui ai changé ou lui, mais il me semblait qu'au temps de la *Becquée* et de *l'Enfant à la balustrade*, c'était ravissant tout le temps. N'importe même dans cette *Madeleine* il y a des choses délicieuses²².

Certes, il continue d'estimer Boylesve. En 1909 il écrit par exemple à Lucien Daudet : «Vous ne m'avez pas envoyé ces lettres de Boylesve à Jammes qui m'eussent fait tant de plaisir, mes deux favoris parmi les vivants»²³, mais il a désormais pleine conscience de la grandeur de son œuvre. On connaît le plaisant couplet qu'il adresse à Reynaldo Hahn «peu après le 3 novembre 1911» : «J'écris un opuscule/Par qui Bourget descend et Boylesve recule»²⁴.

La publication de la *Recherche* marque en effet un tournant dans la *Correspondance*, aussi parce qu'à partir de 1917, les deux écrivains commencent à échanger des lettres²⁵. Puisque Proust s'adresse maintenant directement à Boylesve, ses appréciations deviennent évidemment beaucoup moins libres. Il aura donc recours à une critique des beautés, où il se borne à commenter les passages qu'il apprécie particulièrement. C'est cette tendance qui nous permet d'identifier, dans une lettre de 1917, le paragraphe de *Madeleine jeune femme* cité ci-dessous. Dans cette même lettre Proust remerciait Boylesve de l'envoi de son dernier livre *Le bonheur à cinq sous*, un recueil de nouvelles, en appréciant quelques détails qui prouvent sa lecture attentive des textes, qu'il ne manque pas de souligner : «Vous voyez que j'ai tout de même déjà un peu lu»²⁶. Il emploiera encore cette stratégie à propos de l'envoi d'un recueil intitulé *Nymphes dansant avec des satyres*. En remerciant immédiatement son collègue (le livre sorti le 31 mars 1920 et Proust le remercie «les premiers jours d'avril») il se plaint de ses «yeux si malades» qui l'empêchent de se livrer à la lecture enchanteresse de cette «ronde entrelacée de satyres et de nymphes»²⁷. Il a quand même lu le premier conte, *Divus Aretinus*, où l'Arétin est rendu responsable d'un enlèvement et d'un assassinat. Son commentaire est si curieux qu'il mérite d'être cité en entier, car non seulement il ose montrer sa perplexité sur la vraisemblance des faits, mais il le fait à partir d'un point de vue moral qu'on ne s'attendrait peut-être pas de la part de l'auteur du *Contre-Sainte Beuve* :

(22) M. Proust, *Correspondance XI* cit., p. 163.

(23) Id., *Correspondance IX* cit., p. 17. Luc Fraisse cite cette lettre comme preuve de l'intérêt de Proust pour les correspondances d'écrivains, ce qui justifie une entreprise critique sur sa correspondance. Si Proust «cherche à compléter sa lecture des contemporains préférés par l'examen de leur correspondance, Philip Kolb était moralement habilité à publier les lettres de Proust lui-même», cit., p. 2286.

(24) M. Proust, *Correspondance X* cit., p. 374.

(25) Dans la première lettre adressée par Proust à Boylesve retrouvée par Kolb, et datée «peu avant le 25 octobre 1917» Proust parle d'une lettre écrite il y a plusieurs années, qu'il n'avait pas osé adresser à Boylesve et qu'il garde encore chez lui. Cela semble prouver qu'ils n'étaient donc pas encore entrés en contact. J. Picon signale (cit., p. 397) une lettre inédite adressée par Proust à Boylesve et qui remonterait à 1914, où il est question des souvenirs de la maison du grand-oncle Louis à Auteuil.

(26) M. Proust, *Correspondance XVI* cit., p. 266.

(27) Id., *Correspondance XIX* cit., p. 185.

Hélas j'ai connu, directement ou par ouï-dire, bien des Satyres. J'ai tout de même peine à croire qu'ils étaient de très grands hommes; et la complicité, au moins tacite, du Titien et de Sansovino, dans les crimes affreux de l'Arétin, me semble une injure contre laquelle, même dans cette Venise que vous décrivez adorablement, protestent des chefs-d'œuvre que je sépare avec peine d'un certain état, restât-il inexprimé, de moralité. Je sais bien qu'ils sont tous deux du bon côté dans votre merveilleux récit. Mais avec quelle tiédeur! ils ne protestent que pour la forme et l'enfer de votre «divin Arétin» est pavé de leurs bonnes intentions. Vraiment l'histoire ratifie-t-elle l'exactitude de cela? ou avez-vous de l'humanité une vue si pessimiste²⁸.

Parmi les lettres échangées par les deux auteurs entre 1917 et 1922, il y a en a une dernière, remontant à mai 1922, où Proust dresse une sorte de bilan de son appréciation de l'œuvre de Boylesve.

Je ne serai jamais infidèle au *Médecin des Dames de Néans*, à *La Becquée*, à *L'Enfant à la balustrade*, à *Madeleine* (sans parler du reste que je n'aime pas moins). Mais je suis forcé de reconnaître que par un perfectionnement suprême de technique, une limpidité incomparable, une entière pureté de touches, vous avez dans vos dernières nouvelles, donné des «comprimés» où rien ne fait défaut de la précieuse essence. Cela ne m'empêche pas de revenir aux romans que j'ai dit plus hauts, et à l'autre série

(je ne sais pourquoi j'ai dédoublé en deux séries parallèles, c'est purement arbitraire): *Le bel avenir*, *Le meilleur ami*, *Mon amour*²⁹.

Cette astucieuse démarche critique permet à Proust de n'avoir pas à commenter directement ces «comprimés» plus récents, en ne tarissant pas d'éloges sur les livres plus anciens qu'il avait lus au moment de leur parution. On remarquera, dans la première série, la présence du premier roman de Boylesve, *Le Médecin des dames de Néans*, de 1896, qu'il n'avait jamais cité auparavant. On pourrait aussi s'interroger sur cette inconsciente division qu'il opère dans la production de Boylesve, en énumérant des œuvres dont les publications s'échelonnent de 1896 jusqu'à 1912. Une première remarque, assez facile, s'impose: une fois ouvert le grand chantier de la *Recherche*, il a moins de temps à consacrer à la lecture d'un auteur dont il a goûté certains romans, mais dont il connaissait trop bien les limites. Plus subtile l'explication des deux séries. On pourrait observer que la deuxième regroupe essentiellement des textes consacrés aux nuances du sentiment amoureux, qui ne semblent pas avoir spécialement retenu l'attention de Proust. En effet, je crois que pour Proust Boylesve demeure essentiellement l'auteur de *La Becquée* et de *L'Enfant à la balustrade*; il les cite donc en premier et, pour rendre hommage à son confrère il a l'idée d'y rattacher *Le Médecin des dames de Néans*, car, contrairement aux romans italiens qu'il avouait avoir lu d'un œil distrait, ce texte d'exorde se déroule dans cette même province de ses romans préférés. Comme le titre l'indique, l'ambiance provinciale y est léthargique, responsable de l'ennui où végètent les pauvres «dames de Néan[t]», qui n'ont, pour toute distraction, que les papotages de certaines demoiselles âgées, «êtres intermédiaires et inclassés»³⁰ qui, comme Eulalie dans la *Recherche*, vont rapporter les nouvelles dans les maisons bourgeoises. L'été, on prend du repos dans sa chambre:

Les fenêtres aux persiennes rabattues laissaient venir du jardin des parfums de réséda mêlés à ceux un peu confus de la chaleur des feuillages et des choses sous le soleil de juin. Un bourdonnement doux d'insectes lointains, et par moment, l'entrée d'une mouche aux

(28) *Ibidem*, p. 186.

(29) M. Proust, *Correspondance XXI* cit., p. 178.

(30) R. Boylesve, *Le Médecin des dames de Néans*, Paris, Calmann-Lévy, 1926, p. 13.

zigzags sonores, coupés brusquement par un aplatissement contre une glace, repris, coupés de nouveau, jusqu'au balancement contre une glace, repris, coupés de nouveau, jusqu'au balancement dans la raie lumineuse des volets et une échappée soudaine où le murmure s'est brisé sec. Après cela, un de ces silences d'après-midi d'été³¹.

Ce sont des passages qui rappellent irrésistiblement des morceaux bien connus de la *Recherche*, et que la critique a en partie déjà soulignés en ce qui concerne les deux romans les plus connus. «Aussi frappantes que superficielles»³², selon Stéphane Chaudier, ces analogies viennent aussi de l'air du temps. Cependant, il nous semble intéressant d'en proposer quelques autres, où peut-être l'on peut aller plus en profondeur, vers ces souvenirs d'enfance «d'un ordre supérieur à la plupart de mes souvenirs»³³: «La fenêtre donnait sur des touffes de lilas humides: les grappes fleuries venaient si près, qu'en se penchant on pouvait s'y mouiller la figure»³⁴.

C'est surtout *L'Enfant à la balustrade*, ce texte qui avait suscité l'enthousiasme de Proust au moment de sa parution, à contenir des morceaux qui méritent de retenir l'attention. Dans ce texte, où l'auteur déclare avoir voulu représenter: «le conflit muet, douloureux et fréquent, de l'idéalisme de l'enfance avec les relativités nécessaires ou la comédie de notre vie de relation»³⁵ plusieurs détails, en effet, peuvent rappeler le monde de Combray. La première apparition de la petite Marguerite Charmaison, premier amour inavoué du petit protagoniste, rappelle irrésistiblement Gilberte:

Derrière une haie vive, soigneusement taillée, on voyait, sous les tilleuls, un corsage bleu, une gerbe de cheveux blonds, un chapeau de paille très vaste, dont les bords ondulaient, au gré des pas, sous une couronne de bleuets³⁶.

Mais plus que cette minime coïncidence, c'est la réflexion qui suit qui frappe le lecteur proustien:

Nous gravissions lentement l'échine du vieux pont. Il faisait un soleil éclatant. Ces dames s'abritaient sous leurs ombrelles; on clignait des yeux. Sur le quai, contre le long mur du jardin Charmaison, une bonne femme pliée, un grand mouchoir à carreaux bleus sur son bonnet, poussait une petite voiture à bras. Il y a des moments où les choses les plus ordinaires nous frappent, on ne sait pourquoi, et semblent nous dire: «N'oubliez plus nos formes, ni nos couleurs, ni l'assemblage que par hasard nous faisons». Je ne crois pas avoir jamais ouvert les yeux sur un paysage qui m'ait plus séduit que ne le fit la vue de ce long mur ensoleillé, de cette charrette à bras, de l'ombre des tilleuls et de Marguerite Charmaison vêtue de bleu, qui marchait doucement, tenant un livre à la main³⁷.

Ce passage réitère la sensation par laquelle s'ouvre le récit:

(31) *Ibidem*, p. 14. Cela rappelle un peu l'évocation des après-midis de lecture dans la chambre aux volets presque clos «l'atmosphère sonore, spéciale aux temps chauds [...] les mouches qui exécutaient devant moi dans leur petit concert, comme la musique de chambre de l'été» RTP I, p. 82.

(32) S. Chaudier, *Proust et Boylesve: enfances entre deux siècles, Proust au tournant des siècles*, Paris-Caen, Minard-Lettres Modernes, 2004, pp. 133-144, Hal 01694429: «Le personnel romanesque, l'atmosphère provinciale de Boylesve sont aussi ceux de Combray».

(33) R. Boylesve, *La Becquée*, Paris, Editions de la Revue Blanche, 1901, s.p.

(34) *Ibidem*, p. 21.

(35) R. Boylesve, *L'Enfant à la balustrade*, Paris, Nelson, s.d., s.p.

(36) *Ibidem*, p. 46.

(37) *Ibidem*, p. 47.

Je me souviens qu'un matin d'avril ou de mai mon père me fit monter avec lui dans sa voiture [...] Au moment où le cabriolet s'ébranla [...] j'eus une singulière émotion heureuse. Je croyais être rempli d'une substance diffusible et lumineuse qui tendait à s'évader en me suffoquant. Je sentais frémir des ailes destinées à me soulever dans l'air du printemps, au-dessus-des petites villes, des routes et des rivières. Dans ce moment, il me sembla que j'embrassais par avance non seulement la promenade que nous allions faire, mais tout un avenir où de grandes choses retentissaient...³⁸

Dans ces réflexions on pourrait apercevoir une parenté plus profonde, et cependant décevante, avec les impressions privilégiées de la Recherche: «tout d'un coup un toit, un reflet de soleil sur une pierre, l'odeur d'un chemin me faisaient arrêter par un plaisir particulier qu'ils me donnaient, et aussi parce qu'ils avaient l'air de cacher quelque chose...»³⁹. Il est tentant de les mettre en relation avec ce passage de la lettre de 1912 où Proust définissait Boylesve, «quelqu'un de très doué, à qui il manque beaucoup», et dont les «émanations d'une âme pleine de prix» qui est pourtant la sienne, sont trop rares. Il faudrait aller «au bout de l'impression» au lieu de l'enregistrer, se dire «que quelque chose était derrière ce mouvement, derrière cette clarté, quelque chose qu'ils semblaient contenir et dérober à la fois»⁴⁰.

C'est bien ce que comprit enfin Boylesve, en lisant ce passage des clochers de Martinville, comme nous l'apprenons à travers une lettre de Charles Du Bos à Proust, du 27 septembre 1922:

Boylesve qui vient de me téléphoner, m'a prié de vous communiquer qu'après avoir lu cet été, pendant qu'il faisait une cure de repos à Evian, la citation du passage sur les clochers de Martainville [sic] dans mon essai, il n'a pu attendre son retour, a racheté tous vos livres, et n'a lu que vous tout l'été, avec la plus profonde et la plus sincère admiration⁴¹.

Comme on l'a déjà dit, Boylesve était entré en correspondance avec Proust en 1917; à partir de ce moment les deux écrivains échangent leurs publications respectives et Boylesve n'est pas avare de compliments pour le «gros livre que j'ai tant aimé», et pour «vos lettres charmantes où l'on numérote les pages»⁴², mais on devine une certaine perplexité face à cette abondance. D'ailleurs on ne peut s'empêcher de remarquer que ses lettres successives portent plutôt sur son amour pour les premières éditions, que sur le fond de l'œuvre proustienne. Or cette passion de bibliophile l'oblige à déboursier des sommes considérables à Gallimard, il s'en plaint à Proust et il ajoute: «Que ne dites-vous à votre sacré éditeur de faire un peu soigner ses imparfaits du subjonctif!»⁴³. Cela provoque une longue lettre de Proust à Gaston Gallimard⁴⁴, qui réagit avec exaspération: «Je n'ai aucune raison d'accepter que M. Boylesve me desserve auprès de vous. Je le connais bien, je connais sa vie; il ne vaut pas mieux que ses livres. Ce qu'il vous écrit est un mensonge, une platitude ou une sottise»⁴⁵. Proust devint plus prudent et veilla alors personnellement à ce que Boylesve reçoive les premières éditions des volumes de la *Recherche*.

On comprend à partir de la lettre de Du Bos qu'au début Boylesve n'avait pas lu d'une façon suivie les «gros volumes» de la *Recherche* qu'il collectionnait, et que

(38) *Ibidem*, pp. 11-12.

(39) RTP I, p. 176.

(40) RTP I, p. 178.

(41) M. Proust, *Correspondance XXI* cit., p. 488.

(42) Id., *Correspondance XVI* cit., pp. 268-270.

(43) Id., *Correspondance XVIII* cit., p. 445.

(44) *Ibidem*, pp. 491-492.

(45) *Ibidem*.

la révélation des clochers changea complètement son appréciation de l'œuvre proustienne:

Il faut vous dire que Boylesve qui avait été parmi les admirateurs de Swann tout au début, ne vous avait plus lu que par fragments depuis et était plein de résistances et de réserves à l'endroit de votre œuvre ces dernières années. L'épisode des clochers l'a tant frappé que le revirement a été complet⁴⁶.

Cette lecture estivale où il rencontre les clochers de Martinville le bouleverse à tel point qu'il s'achète à Evian les volumes suivants pour continuer à lire cette œuvre qui lui semble anéantir la sienne: «Nous avons travaillé en vain. Proust supprime la littérature des cinquante dernières années»⁴⁷. Son admiration pour Proust devint «désespérée [...] au point de douter de ses propres ouvrages»⁴⁸.

Il avait enfin mesuré ce qui lui manquait, et comment il aurait pu tirer autrement profit de cette image liminaire de *L'Enfant à la balustrade*, le cadran solaire qui porte l'inscription «Laedunt omnes, ultima neeat»:

Cette inscription mélancolique, gravée depuis plusieurs siècles, autant que la magie du soleil qui venait là complaisamment traduire en chiffres les étapes de sa course me laissaient l'impression que quelque chose se passait à cet endroit, qui n'était pas tout à fait ordinaire⁴⁹.

Il s'était reconnu dans ce refus de l'analyse, il n'avait fait qu'effleurer ce qu'il aurait dû creuser:

Mais le devoir de conscience était si ardu que m'imposaient ces impressions de forme, de parfum ou de couleur – de tâcher d'apercevoir ce qui se cachait derrière elles, que je ne tardais pas à me chercher à moi-même des excuses qui me permissent de me dérober à ces efforts et de m'épargner cette fatigue⁵⁰.

Car cette impression il l'avait laissée passer en concluant: «il serait bien vain, sans doute, de rechercher les causes de l'attrait qu'exercèrent sur moi, du premier jour que je les vis, cette pierre ancienne, cette petite table d'ardoise portant gravées les heures du jour»⁵¹. La lecture enfin attentive de la *Recherche* venait de lui démontrer qu'il avait eu bien tort.

PATRIZIA OPPICI
Università di Macerata

(46) M. Proust, *Correspondance XXI* cit., p. 178.

(47) E. Gérard-Gailly, «Note liminaire» dans R. Boylesve et M. Proust, *Quelques échanges et témoignages*, Paris, Le Divan, 1931, p. 24.

(48) H. Bordeaux, *Souvenirs sur Proust et Boylesve*, Les Œuvres libres, Paris, Fayard, nouvelle série 62, 1951, p. 122. Sur la reconsidération critique de sa propre esthétique et de l'art romanesque entraînée par cette découverte de Proust Cf. O. Parenteau, *René Boylesve lecteur de Proust et théoricien du roman*, «Revue d'histoire littéraire de la France» vol. 109, 2009, pp. 163-181.

(49) R. Boylesve, *L'Enfant à la balustrade* cit., p. 15.

(50) M. Proust, RTP, p. 177. Sur ce passage cf. l'analyse de L. Fraisse, *L'esthétique de Marcel Proust*, Paris, Sedes, 1995, pp. 76-80.

(51) R. Boylesve, *L'Enfant à la balustrade* cit., p. 14.